

## UNE VISITE A WASHINGTON 2

Une fonction familiale bien plus encore que le plaisir d'assister à l'inauguration du Président des Etats-Unis, je l'avoue, nous ramenait il y a quelque temps à la capitale du pays voisin.

La minorité de notre maison, étant déjà à Washington, y avait attiré—la majorité et l'ensemble—particularité qui ajoutait pour nous un charme tout officieux à l'attrait austère et officiel de l'inauguration.

Washington est censée être l'un des Paradis terrestres de la République Unie — Le climat y participe des avantages heureusement mitigés du Nord et du Sud.

Pendant une grande partie de l'année, il y fait une température modérée, et le plus souvent délicieuse — Son poste intermédiaire entre deux positions climatiques opposées, sa proximité de la mer lui valent en outre, l'accès facile des trésors propres à ses voisins disparates — et vous comprenez déjà, ce que cela suppose de joies disponibles pour les citoyens de latitudes différentes et même — de couleurs contrastantes.

Washington cependant, par un excès de modestie intempestif, s'était revêtue, le jour de notre arrivée, d'un uniforme qui, pour nous, n'avait pas le charme de la nouveauté.

En ce jour de mars, où tout d'habitude bourgeoise et reverdit, la neige de chez nous avait devancé notre venue ; et il me semblait que les branches des arbres affublés de leur perruque postiche nous faisaient des pieds-de-nez au passage — à nous, pauvres hyperboréens, assoiffés — si l'on peut dire — de verdure et de pavés nus. Le lendemain, il n'y paraissait cependant presque plus, et notre automobile roulait avec pétulance sur d'immenses longueurs d'asphalte, me fit complète-

ment oublier les charmes rustiques de nos rudes traîneaux.

Je ne sais au moyen de quels prodiges, l'ami, qui organisait notre voyage, peut à une heure tardive, c'est-à-dire rien qu'une semaine à l'avance — nous trouver un logement spacieux et confortable dans un hôtel de cette capitale envahie par 2 à 3 cent mille étrangers. L'hôtel que nous habitons est l'un de ces immenses caravansérails modernes où l'esprit, audacieux à la fois et pratique de nos voisins, a su mettre au service du peuple toutes les recherches d'ameublement, de décors, de table, et de confort.

Par un procédé coutumier de l'esprit démocratique américain, le luxe des cours antiques y est banalisé, et, — sans façon — offert à tous — chaque soir, — dans ces salles de Palais populaires, rutilants d'ors et de cristaux irradiés. Aux sons des musiques dérobées, des foules parées et opulentes font des soupers fins dans les salles, et circulent sous les feux des lustres, toute la nuit. C'est un spectacle de vie intense, amusant un moment, mais dont on sent bientôt la satiété.

Le mouvement à l'extérieur n'était pas moins animé. Partout, sur le mille d'étendue qui sépare le Capitole de la Maison Blanche, des estrades s'élevaient, des drapeaux, des guirlandes et des fils de lumières étaient disposés dans le gai soleil ; et, ce spectacle de carnaval printanier avait en plus, pour nous, un charme d'étrangeté.

Les sénateurs canadiens — quoique venus à Washington en simples visiteurs, furent pris très en sérieux et reçurent un accueil empressé de leurs confrères américains. Le Sénat leur octroya le droit de siéger au milieu de son assemblée, — que la civilité populaire de nos voisins n'a pas encore songé à désigner,

comme au Canada, sous le vocable de "Vieillards malfaisants".

A la cérémonie d'inauguration, effectivement, le chef patriarcal de Sir McKenzie-Bowell avec celui, un peu moins auguste du président du Sénat Canadien, ornaient l'hémicycle en compagnie des politiques américains célèbres entourant le Président.

Cette cérémonie qui réunit tout le corps diplomatique, le parlement, la famille présidentielle et... les plus artistiques chapeaux féminins de la République, dans l'enceinte du Sénat, ne consiste que dans l'assermentation du Vice-Président et des Sénateurs nouvellement élus.

Le Président lui-même n'y est que spectateur.

Sitôt la courte harangue du Vice-Président et sa prestation du serment accomplie, le Sénat fut évacué. — Tout le monde se transporta sur l'estrade, ou aux alentours, pour voir, sur une immense place publique, sous le grand ciel lumineux, aux yeux de la Nation, M. Roosevelt prêter le serment d'office et lui entendre faire la promesse solennelle et mémorable qui l'engage comme Elu du peuple.

Ce peuple lui-même est là, tout près, sans que des rangs redoublés de distinctions sociales s'interposent entre l'Elu et les Electeurs. Le spectacle, dans sa simplicité spartiate, impressionne par sa réelle grandeur.

L'armée de cet immense pays, sous la livrée infiniment variée de ses régiments, escorte le Président chez lui et continue de défiler — défiler sans fin jusqu'au soir — emplissant la ville d'un bruit d'armes et de fanfares.

En évidence, parmi ceux que le parti présidentiel regarda passer de l'estrade, étaient les nombreux confédérés — Porto Ricains et Philippins.